Katherine Mansfield

FÉLICITÉ

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ramon Casas (1866-1932), *Sífilis* (1900), détail d'une affiche, Museu Nacional d'Art de Catalunya.

Anonyme, *Katherine Mansfield* (1888-1923), en 1917. National Portrait Gallery, Londres, Angleterre.

FÉLICITÉ

MALGRÉ SES TRENTE ANS, Bertha Young traversait encore des moments comme celui-ci, où elle aurait tant voulu courir au lieu de marcher, et puis esquisser quelques pas de danse sur le bord du trottoir, faire rouler un cerceau, lancer quelque chose en l'air pour le rattraper, ou rester sans bouger et rire – de rien du tout – de rien, tout simplement.

Que pouvez-vous faire quand vous avez trente ans et que, en tournant l'angle de votre propre rue, vous êtes envahie, tout à coup, par une sensation de félicité – de félicité absolue ! – comme si vous veniez d'un seul coup d'avaler un éclatant morceau de ce soleil de fin d'après-midi et qu'il brûlait dans votre poitrine, envoyant une petite pluie d'étincelles dans chacune de vos cellules, dans chacun de vos doigts et de vos orteils ? ...

Oh ! ne peut-on donc l'exprimer autrement que par « état d'ivresse manifeste » ? La civilisation est tellement stupide ! Pourquoi vous a-t-on donné un corps s'il faut le garder enfermé dans un étui comme un violon rare et précieux ?

« Non, ce n'est pas tout à fait à un violon que je pensais », se dit-elle tandis qu'elle montait très vite l'escalier, fouillait son sac pour trouver sa clé – elle l'avait oubliée, comme d'habitude – et secouait la boîte aux lettres. « Ce n'est pas tout à fait ça, parce que – Merci, Mary – elle entra dans le vestibule. – Nurse est rentrée ?

— Oui, madame.

— Et les fruits ont été livrés ?

— Oui, madame. Tout est là.

— Vous pouvez m'apporter les fruits dans la salle à manger. Je les arrangerai avant de monter. »

Il faisait sombre dans la salle à manger, et aussi un peu froid. Cela n'empêcha pas Bertha de se débarrasser de son manteau ; elle ne pouvait pas en supporter l'étreinte une minute de plus, et l'air froid saisit ses bras.

Mais dans sa poitrine se trouvait encore ce point brillant, embrasé – cette pluie de petites étincelles qui en jaillissait. C'était presque insupportable. Elle osait à peine respirer par crainte de l'attiser davantage, et cependant elle respira profondément, profondément. Elle osait à peine regarder dans le miroir glacé – mais elle regarda, et il lui renvoya l'image d'une femme, radieuse, aux lèvres souriantes, palpitantes, aux grands yeux sombres, qui paraissait être à l'écoute, attendre que quelque chose… de divin ait lieu… qu'elle savait devoir arriver… infailliblement.

Mary apporta les fruits sur un plateau et, en même temps, une coupe en verre, et un plat bleu, très joli, avec des reflets étranges, comme s'il avait été plongé dans du lait.

« Vous voulez que j'allume, madame ?

— Non merci. Je vois très bien comme ça. »

Il y avait des mandarines et des pommes teintées d'un rose fraise. Quelques poires jaunes, aussi lisses que de la soie, des raisins blancs recouverts d'une pruine argentée et une grosse masse de raisins pourpres. Elle avait acheté ces derniers pour créer une harmonie avec le nouveau tapis de la salle à manger. Oui, c'était sans doute. un peu tiré par les cheveux et absurde, mais c'était bien pour cette raison qu'elle les avait achetés. Dans le magasin, elle avait pensé : « Il me faut des raisins pourpres pour amener le tapis au niveau de la table. » Et cela lui avait alors paru fort sensé.

Lorsqu’elle eut terminé, elle avait édifié deux pyramides avec ces formes rondes et brillantes ; elle s’écarta de la table pour juger de l’effet – et il était réellement des plus curieux. Car la table sombre paraissait se fondre dans l’obscurité, la coupe en verre et le plat bleu flotter dans l’air. Ce qui, évidemment, dans son état d’esprit actuel, était d’une beauté réelle ment incroyable… Elle se mit à rire.

« Non, non. Je deviens un peu hystérique. » Et s’emparant de son sac et de son manteau, elle s’élança dans l’escalier pour monter à la *nursery.*

Nurse était assise à une table basse et faisait dîner petite B. après l’avoir baignée. Le bébé portait une robe de flanelle blanche et une veste de laine bleue, ses cheveux noirs et fins avaient été brossés en une drôle de petite pointe. Elle leva la tête lorsqu’elle vit sa mère et se mit à sauter sur place.

« Allez, ma puce, finis de manger comme une bonne petite fille », dit *nurse* en pinçant les lèvres d’une façon que Bertha connaissait bien et qui signifiait qu’elle était encore entrée dans la *nursery* au mauvais moment.

« A-t-elle été sage, Nanny ?

— Un vrai petit trésor pendant tout l’après-midi, chuchota Nanny. Nous sommes allées au parc et je me suis assise sur une chaise et je l’ai sortie de son landau et un gros chien est arrivé et a posé sa tête sur mon genou et elle lui a empoigné l’oreille, et a tiré dessus. Oh ! vous auriez dû la voir. »

Bertha aurait voulu demander s’il n’était pas un peu dangereux de la laisser empoigner l’oreille d’un chien inconnu. Mais elle n’osait pas. Elle restait là à les regarder, les bras ballants, comme la pauvre petite fille devant la petite fille riche et sa poupée.

Le bébé leva de nouveau les yeux vers elle, la regarda fixement, et son visage s'éclaira alors d'un sourire tellement charmant que Bertha ne put s'empêcher de s'écrier :

« Oh, Nanny, laissez-moi finir de lui donner son dîner pendant que vous rangez les affaires du bain.

— C'est que, madame, il ne faudrait pas qu'elle change de mains pendant son repas, dit Nanny, toujours en chuchotant. Cela la dérange ; cela risque de troubler sa digestion. »

Mais quelle absurdité ! Pourquoi donc avoir un bébé s'il faut le laisser – pas dans un étui comme un rare et précieux violon – mais dans les bras d'une autre femme ?

« Oh, il le faut ! » dit-elle.

Tout à fait vexée, Nanny la lui tendit.

« Et n'allez pas l'exciter après son dîner. Vous savez bien que c'est ce que vous faites, madame. Et j'ai tant de mal avec elle ensuite ! »

Dieu merci ! Nanny finit par quitter la *nursery* en emportant les serviettes de bain.

« Maintenant je t'ai pour moi toute seule, mon trésor adoré », dit Bertha tandis que le bébé venait se pencher sur elle.

Elle mangea merveilleusement, avançant les lèvres vers la cuillère pour ensuite battre des mains. Parfois elle ne voulait pas lâcher la cuillère ; et parfois, quand Bertha venait juste de la remplir, elle la lui faisait promener aux quatre vents.

Quand la soupe fut finie, Bertha se tourna vers le feu.

« Tu es mignonne – tu es très mignonne ! dit-elle en embrassant son bébé tout chaud. Je t'aime beaucoup. Je t'adore. »

Et, vraiment, elle aimait tant petite B. – son cou lorsqu'elle se penchait en avant, ses adorables orteils qui brillaient, transparents, à la lumière du feu – que toute sa sensation de félicité lui revint, et une fois de plus elle ne savait ni comment l'exprimer – ni qu'en faire.

« On vous demande au téléphone », lui dit Nanny qui revenait triomphalement pour s'emparer de sa petite B.

Elle descendit les marches en courant. C'était Harry.

« Oh, c'est toi, Ber ? Écoute. Je vais être en retard.

Je prendrai un taxi et j'arriverai dès que je pourrai, mais fais retarder le dîner de dix minutes – tu veux ? Ça va ?

— Oui, tout à fait. Oh, Harry !

— Oui ? »

Qu'avait-elle à dire ? Elle n'avait rien à dire. Elle voulait seulement le retenir un instant. Il aurait été absurde de s'exclamer : « La journée n'a-t-elle pas été divine ? »

« Qu'y a-t-il ? » fit sèchement la petite voix.

« Rien. Entendu », répondit Bertha, et elle reposa le récepteur en songeant que la civilisation était bien plus que stupide.

Ils avaient des invités à dîner. Les Norman-Knight – un couple tout à fait bien – lui était sur le point de lancer un théâtre, et elle s’occupait passionnément de décoration intérieure, un jeune homme, Eddie Warren, qui venait de publier une plaquette de poèmes et que tout le monde invitait, et une « trouvaille » de Bertha du nom de Pearl Fulton. Que faisait mademoiselle Fulton ? Bertha n’en savait rien. Elles s’étaient rencontrées au club et Bertha s’était éprise d’elle, comme elle s’éprenait toujours des belles femmes un peu étranges.

Mais il était fort agaçant de constater que, alors qu’elles étaient sorties ensemble à de nombreuses occasions et qu’elles s’étaient vraiment confiées l’une à l’autre, Bertha n’arrivait toujours pas à la saisir. Jusqu’à un certain point mademoiselle Fulton était d’une franchise exceptionnelle, merveilleuse, mais cette limite existait, et elle refusait d’aller au-delà.

Y avait-il quelque chose au-delà ?

Harry disait que « Non ». Avait décidé qu’elle était plutôt terne, et « froide comme toutes les femmes blondes, avec une pointe, sans doute, d’anémie du cerveau ». Mais Bertha n’était pas d’accord avec lui ; pas pour l’instant, du moins.

« Non, cette manière qu’elle a de s’asseoir en penchant un peu la tête de côté avec un sourire cache quelque chose, Harry, et il faut que je sache ce que c’est.

— Sans aucun doute un bon estomac », avait répondu Harry.

Avec elle, il ne pouvait renoncer à avoir le dernier mot en lui assénant des répliques du genre « un foie gelé, ma chère petite », ou « des flatulences, c’est tout », ou « des problèmes rénaux », et ainsi de suite. Pour quelque étrange raison, Bertha appréciait cela, et l’en admirait presque davantage encore.

Elle entra dans le salon et alluma le feu ; puis, ramassant un à un les roussins que Mary avait disposés avec tant de soin, elle les relança sur les fauteuils et les canapés. Un monde de différence ! la pièce s’animait immédiatement. Alors qu’elle allait jeter le dernier, elle se surprit à le serrer tout à coup très fort contre elle, passionnément, passionnément. Mais cela n’éteignit pas le feu dans sa poitrine. Oh, bien au contraire !

Les fenêtres du salon s’ouvraient sur un balcon qui surplombait le jardin. Au fond, contre le mur, un grand poirier élancé était en pleine et luxuriante floraison ; il se dressait là dans sa perfection, comme encalminé sur le fond vert de jade du ciel. Bertha ne put s’empêcher de sentir, même à cette distance, que tous les boutons étaient éclos et qu’aucun pétale n’était fané. Plus bas, dans les parterres, les pieds de tulipes jaunes et rouges, lourds de fleurs paraissaient s’appuyer contre la pénombre. Une chatte grise, traînant son ventre, traversa le gazon en rampant, et un chat noir, son ombre, la suivait de près. À les voir, aussi absorbés et rapides, Bertha se sentit parcourue d’un curieux frisson.

« Comme les chats vous donnent la chair de poule ! » balbutia-t-elle, et elle se détourna de la fenêtre pour marcher de long en large...

Dans la chaleur de la pièce les jonquilles avaient un parfum très fort. Trop fort ? Oh, non. Et pourtant, comme accablée, elle se jeta sur un canapé et pressa ses mains sur ses yeux.

« Je suis trop heureuse – trop heureuse ! », murmura-t-elle.

Et elle eut l'impression de voir sur ses paupières le magnifique poirier avec ses fleurs largement ouvertes, symbole de sa propre vie.

Vraiment – mais vraiment – elle était comblée. Elle était jeune. Harry et elle, toujours aussi amoureux l'un de l'autre, s'entendaient parfaitement bien et étaient vraiment bons camarades. Elle avait un adorable bébé. Ils n'avaient aucun souci d'argent. Ils avaient cette maison et ce jardin, tout à fait satisfaisants. Et des amis – des amis modernes, fascinants, des écrivains et des peintres et des poètes ou des gens qui s'intéressaient aux questions sociales – exactement le type d'amis qu'ils voulaient. Et puis il y avait les livres, il y avait la musique, et elle avait découvert une extraordinaire petite couturière, et ils iraient à l'étranger cet été, et leur nouvelle cuisinière leur confectionnait des omelettes absolument merveilleuses...

« Je suis absurde. Absurde ! » Elle se redressa ; mais elle se sentait un peu étourdie, un peu ivre. Ce devait être le printemps.

Oui c'était le printemps. À présent elle se sentait si fatiguée qu'elle ne parvenait plus à se traîner à l'étage pour se changer.

Une robe blanche, un rang de perles de jade, des chaussures et des bas verts. Ce n'était pas intentionnel. Elle avait pensé à ces coloris des heures avant de s’être tenue devant la fenêtre du salon.

Avec un doux bruissement de ses pétales, elle entra dans le vestibule et embrassa madame Norman-Knight, qui enlevait le plus amusant des manteaux orange, où une procession de singes noirs courait tout le long de l’ourlet et remontait sur le devant.

« … Pourquoi, pourquoi, mais pourquoi les classes moyennes sont-elles aussi encroûtées – aussi démunies de tout sens de l’humour ! Ma chère, je ne suis ici que par le plus grand des hasards – c’est Norman, ce hasard protecteur. Car mes chers petits singes ont tant bouleversé le wagon que tout le monde s’est levé comme un seul homme pour tout simplement me manger des yeux. Ils ne riaient pas – ne trouvaient pas ça drôle – j’aurais adoré cela. Non, des regards fixes – et qui me traversaient de part en part.

— Mais le meilleur de tout ça, dit Norman en pressant un large monocle cerclé d’écaille sur son œil, tu ne m’en veux pas de le lui raconter, Face ? (Entre eux et avec leurs amis. ils s’appelaient Face et Mug.) Le meilleur de tout ça a été quand, n’en pouvant plus, elle s’est tournée vers sa voisine pour lui dire : ‹ N’avez vous encore jamais vu de singes ? ›

— Oh oui ! (Madame Norman-Knight se mit elle aussi à rire.) C’était vraiment trop merveilleux, absolument ! » Et le plus drôle encore, maintenant qu’elle avait quitté son manteau, c’était qu’elle avait vraiment l’air d’un singe très intelligent – qui se serait même confectionné cette robe de soie jaune avec des peaux de bananes raclées. Et ses boucles d’oreilles d’ambre : on aurait dit des petites noix qui se balançaient.

« Quelle triste, mais quelle triste déchéance ! », dit Mug, s'arrêtant un instant devant le landau de petite B. « Quand le landau arrive dans le vestibule », et il fit un geste pour se débarrasser du reste de la citation.

La sonnette retentit. C'était Eddie Warren, pâle, décharné, et (comme d'habitude) dans un état de détresse aiguë.

« C'est bien la bonne maison, c'est bien ici ? », implora-t-il.

« Oh, je pense bien – je l'espère », dit Bertha avec gaieté.

« Je viens d'avoir une expérience tellement horrible avec un chauffeur de taxi ; il était vraiment sinistre. Je ne parvenais pas à le faire arrêter. Plus je frappais et appelais, plus il accélérait. Et au clair de lune, cette forme bizarre avec sa tête aplatie, affalée sur son petit volant... »

Il frissonna et se débarrassa d'une immense écharpe de soie blanche. Bertha remarqua que ses chaussettes, elles aussi, étaient blanches – tout à fait charmant.

« Mais quelle horreur ! » s'écria-t-elle.

« Oui, vraiment horrible », dit Eddie, et il la suivit dans le salon. « Je me voyais déjà entraîné dans l'éternité par un taxi intemporel. »

Il connaissait les Norman-Knight. Il devait en fait écrire une pièce pour N.-K. lorsque le projet de théâtre aurait abouti.

« Eh bien, Warren, comment avance votre pièce ? »

dit Norman-Knight en laissant tomber son monocle pour donner à son œil le temps de réapparaître à la surface, avant de le remettre en place.

Et madame Norman-Knight : « Oh, monsieur Warren, quelles délicieuses chaussettes !

— Je suis si content que vous les aimiez, dit-il en observant ses pieds. On dirait qu'elles sont tellement plus blanches depuis que la lune s'est levée. » Et il tourna son jeune visage décharné et douloureux vers Bertha. « Il y a bien une lune, vous savez. »

Elle aurait voulu s'écrier : « J'en suis persuadée – souvent – souvent ! »

Il était certainement une personne fort attirante. Mais Face l'était aussi, accroupie devant le feu dans ses peaux de banane, et Mug aussi, qui fumait une cigarette et lança en faisant tomber sa cendre : « Pourquoi l'époux tarde-t-il à venir ?

— Justement, le voilà. »

Bang, la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Harry cria : « Bonsoir tout le monde. Je suis en bas dans cinq minutes. » Et ils l'entendirent grimper l'escalier. Bertha ne put réprimer un sourire ; elle savait combien il aimait tout faire sous pression. Après tout, cinq minutes de plus, quelle importance ? Mais il allait se persuader que ces minutes étaient extrêmement importantes. Et ensuite il ne manquerait pas d'être excessivement calme et maître de soi lorsqu'il les rejoindrait au salon.

Harry avait un tel goût pour la vie. Oh, comme elle appréciait cela chez lui. Et sa passion du combat

– chercher dans tout ce qui s’opposait à lui une occasion supplémentaire de tester sa puissance et son courage – cela aussi, elle le comprenait. Même s’il en devenait à de rares occasions, pour les autres, ceux qui ne le connaissaient pas bien, légèrement ridicule sans doute… Car il y avait des moments où il se précipitait dans la bataille alors qu’il n’y avait pas de bataille… Elle parlait et riait, ayant complètement oublié, jusqu’au moment où il vint les rejoindre (exactement comme elle l’avait imaginé), que mademoiselle Fulton n’était pas encore arrivée.

« Je me demande si mademoiselle Fulton a oublié.

— Fort probable, dit Harry. A-t-elle le téléphone ?

— Ah ! J’entends un taxi. » Et Bertha sourit avec ce petit air possessif qu’elle arborait toujours tant que ses trouvailles féminines étaient encore neuves et mystérieuses. « Elle vit dans les taxis.

— Dans ce cas, elle risque de se mettre à grossir », dit Harry avec détachement, et il sonna la cloche pour qu’on serve le dîner. « C’est l’horrible danger qui guette les blondes.

— Harry, je t’en prie », l’avertit Bertha en riant. Vint un autre minuscule instant, tandis qu’ils attendaient, riant et bavardant, à peine un peu trop à l’aise, à peine un peu trop candides. Puis mademoiselle Fulton, toute vêtue d’argent, un filet argenté enserrant sa chevelure blond pâle, entra en souriant, la tête légèrement penchée de côté.

« Suis-je en retard ?

— Non, non, pas du tout, dit Bertha. Venez donc. » Elle lui prit le bras et tous passèrent dans la salle à manger.

Qu'y avait-il donc dans le contact de ce bras frais qui pouvait attiser – attiser – faire flamber – flamber – le feu de félicité dont Bertha ne savait quoi faire ?

Mademoiselle Fulton ne la regardait pas ; mais il lui arrivait rarement de regarder les gens en face. Ses lourdes paupières reposaient sur ses yeux et son étrange demi sourire apparaissait et disparaissait sur ses lèvres comme si elle vivait en écoutant plutôt qu'en regardant. Mais Bertha comprit, soudainement, comme si elles avaient échangé le plus long, le plus intime des regards – comme si elles s'étaient dit : « Vous, aussi ? » – que Pearl Fulton, en remuant la magnifique soupe rouge dans l'assiette grise, ressentait exactement ce qu'elle-même ressentait.

Et les autres ? Face et Mug, Eddie et Harry, leurs cuillères s'élevaient et descendaient – ils essuyaient leurs lèvres avec leur serviette, émiettaient du pain, jouaient avec leurs fourchettes et leurs verres et parlaient.

« Je l'ai rencontrée à l'exposition Alpha – la plus étrange des petites femmes. Non seulement elle s'était coupé les cheveux, mais on avait l'impression qu'elle avait aussi donné un bon coup de ciseaux à ses jambes et à ses bras, et à son cou, et aussi à son pauvre petit nez.

— N'est-elle pas très liée avec Michael Oat ?

— L'homme qui a écrit *L'Amour en fausses dents ?*

— Il veut m'écrire une pièce. Un seul acte. Un seul homme. Décide de se suicider. Donne toutes les raisons pour le faire et pour ne pas le faire. Et au moment exact où il se décide à le faire ou à ne pas le faire – rideau. L'idée n'est pas mauvaise.

— Quel titre lui donnera-t-il ? Maux d'estomac ?

— Je crois bien avoir trouvé la même idée dans une petite revue française, tout à fait inconnue en Angleterre. »

Non, ils ne partageaient pas cette sensation. Ils étaient adorables – adorables – et elle était très contente de les avoir là, à sa table, et de leur servir une nourriture et des vins délicieux. En fait, elle mourait d'envie de leur dire à quel point ils étaient délicieux, à quel point ils formaient un groupe décoratif – ils se mettaient si bien en valeur les uns les autres ; et combien ils lui faisaient penser à une pièce de Tchekhov !

Harry prenait grand plaisir au dîner. C'était dans sa – eh bien, pas vraiment dans sa nature, et certainement pas par affectation – dans son – elle ne savait pas bien quoi – de parler de nourriture et de s'enorgueillir de sa « passion éhontée pour la chair blanche du homard » et pour « le vert des glaces à la pistache – vertes et froides comme les paupières des danseuses égyptiennes ».

Lorsqu'il leva les yeux vers elle et lui dit : « Bertha, ce soufflé est absolument admirable ! », elle aurait pu pleurer de joie enfantine.

Oh, pourquoi était-elle, ce soir, si pleine de tendresse pour le monde entier ? Chaque chose était bonne – était juste. Tout ce qui survenait paraissait destiné à se déverser une fois de plus dans sa coupe débordante de félicité.

Et toujours, au fond de sa pensée, il y avait le poirier. Il devait être tout argenté à présent, dans la lumière de la lune de ce pauvre et cher Eddie, argenté comme l'était mademoiselle Fulton, qui, assise là, faisait tourner une mandarine entre ses doigts minces, si pâles qu'une lumière semblait en émaner.

Ce qu'elle n'arrivait tout simplement pas à comprendre – cela tenait du miracle – c'était comment elle avait pu deviner ce que ressentait mademoiselle Fulton avec tant d'exactitude et de rapidité. Car elle ne douta pas un instant de son intuition, et pourtant sur quoi pouvait-elle se fonder ? Sur moins que rien.

« Je crois bien que ceci n'arrive que très, très rarement entre femmes. Jamais entre hommes », pensa Bertha. « Mais quand je ferai le café au salon, peut être m'accordera-t-elle un ‹ signe ›. »

Elle ne savait pas bien ce qu'elle entendait par là, et n'avait aucune idée de ce qui se passerait ensuite.

Pendant qu'elle réfléchissait de la sorte, elle se voyait elle-même parler et rire. Il lui fallait parler à cause de son désir de rire.

« Je dois rire ou mourir. »

Mais quand elle remarqua cette drôle de manie qu'avait Face de dissimuler quelque chose dans le devant de son corsage – comme si elle gardait, là aussi, une minuscule réserve secrète de noix – Bertha dut enfoncer ses ongles dans ses paumes – pour calmer son rire.

Enfin ce fut terminé, et : « Venez voir ma nouvelle machine à café », dit Bertha.

« Nous ne changeons de machine à café que tous les quinze jours », dit Harry. Face prit le bras de Bertha cette fois-ci ; mademoiselle Fulton pencha la tête et les suivit.

Le feu était presque éteint dans le salon et il n'en restait plus qu'une lueur rouge et hésitante, celle d'un « nid de bébés phénix », remarqua Face.

« N'allumez pas pour le moment. C'est si beau. » Et elle s'accroupit de nouveau devant la cheminée. Elle avait toujours froid… « sans sa petite veste de flanelle rouge, évidemment », se dit Bertha.

À ce moment-là, mademoiselle Fulton « donna le signe ».

« Avez-vous un jardin ? » demanda sa voix calme, endormie.

C'était tellement exquis de sa part que Bertha ne put que lui obéir. Elle traversa la pièce, écarta les rideaux, et ouvrit les hautes fenêtres.

« Voilà ! » dit-elle dans un souffle.

Et les deux femmes restèrent côte à côte à regarder le mince arbre fleuri. Il était absolument immobile, et pourtant il paraissait, comme la flamme d'une bougie, vouloir s'étirer, s'aiguiser, vibrer dans l'air limpide, grandir et grandir devant leurs yeux – jusqu'à presque toucher le bord de la lune ronde, argentée.

Combien de temps demeurèrent-elles ainsi ? Toutes les deux, pour ainsi dire, prises dans ce cercle de lumière surnaturelle, se comprenant parfaitement l'une l'autre, créatures d'un autre monde, et se demandant ce qu'elles allaient devoir faire, dans celui ci, de tout cette précieuse félicité qui brûlait dans leur poitrine et qui tombait, en fleurs argentées, de leurs cheveux et de leurs mains ?

Pour toujours – pour un instant ? Et mademoiselle Fulton avait-elle vraiment murmuré : « Oui. Juste cela. » Ou bien Bertha l'avait-elle rêvé ?

Alors quelqu'un alluma brutalement la lumière, Face s'occupa du café et Harry dit : « Ma chère madame Knight, ne me demandez pas de nouvelles de mon bébé. Je ne la vois jamais. Avant de m'intéresser à elle, il faudra que j'attende qu'elle ait un amoureux », et Mug sortit un instant son œil de sa serre pour ensuite le remettre sous verre, et Eddie Warren but son café et posa sa tasse avec l'expression d'angoisse de quelqu'un qui aurait bu et vu l'araignée.

« Ce que j'aimerais, c'est donner leur chance aux jeunes. Je suis tout simplement persuadé que Londres regorge de pièces de théâtre non écrites de toute première qualité. Ce que je veux leur dire est : ‹ Je vous offre un théâtre. Écrivez donc. ›

Vous savez, ma chère, que je dois décorer une pièce de la maison des Jacob-Nathan. Oh ! je suis fort tentée de prendre pour thème le poisson frit, avec des dossiers de chaises en forme de poêle à frire et de merveilleuses pommes frites brodées partout sur les rideaux.

Le problème avec nos jeunes écrivains, c'est qu'ils sont encore trop romantiques. On ne peut pas aller en mer sans être malade et avoir besoin d'une cuvette. Eh bien, pourquoi n'ont-ils pas le courage de ces cuvettes ?

Un affreux poème au sujet d’une jeune femme qui a été violée dans un petit bois par un mendiant sans nez… »

Mademoiselle Fulton s’enfonça dans le plus bas, le plus profond des fauteuils et Harry offrit des cigarettes.

À sa manière de se tenir devant elle et de secouer la boîte en argent en disant brutalement : « Égyptiennes ? Turques ? Virginie ? Elles sont toutes mélangées », Bertha comprit que non seulement elle l’ennuyai, mais qu’elle lui était vraiment antipathique. Et elle se dit, en entendant comment mademoiselle Fulton répondait : « Non, je vous remercie, je ne fumerai pas », qu’elle le sentait aussi, et en était froissée.

« Oh, Harry, il ne faut pas que tu aies de l’aversion pour elle. Tu te trompes vraiment. Elle est merveilleuse, merveilleuse. Et surtout, comment peux-tu avoir une impression aussi différente de la mienne à propos de quelqu’un qui compte tant pour moi ? J’essayerai de t’expliquer cette nuit, quand nous serons au lit, ce qui s’est passé. Ce qu’elle et moi avons partagé. »

En pensant ces derniers mots, quelque chose d’étrange et de presque terrifiant vint s’engouffrer dans l’esprit de Bertha. Et cette chose aveugle et souriante lui chuchota : « Ces gens vont bientôt partir. La maison sera tranquille – tranquille. Les lumières auront été éteintes. Et toi et lui serez ensemble et seuls dans la chambre obscure – le lit chaud… »

Elle bondit de son fauteuil et courut jusqu’au piano.

« Quel dommage que personne ne joue ! s'exclama-t-elle. Quel dommage que personne ne s'y mette. »

Pour la première fois de sa vie, Bertha Young désirait son mari.

Oh, elle l'aimait – elle était amoureuse de lui, naturellement, dans tous les autres sens, mais pas dans celui-là. Et aussi, naturellement, elle avait compris qu'il était différent. Ils en avaient discuté si souvent. Au début, elle s'était fait tant de souci de se sentir aussi froide, mais après quelque temps cela n'avait plus paru avoir d'importance. Ils étaient francs l'un envers l'autre – de si bons camarades. C'était ce qu'il y avait de mieux quand on était moderne.

Mais maintenant – ardemment ! ardemment ! Le mot était douloureux dans son corps ardent ! Était-ce donc à cela que menait cette sensation de félicité ? Mais alors, alors…

« Ma chère, disait madame Knight, vous connaissez notre honte. Nous sommes victimes de l'heure et du train. Nous habitons Hampstead. Une charmante soirée.

— Je vais vous accompagner jusqu'au vestibule, dit Bertha. J'étais très contente de vous voir. Mais il ne faut pas que vous manquiez le dernier train. Quel dommage, n'est-ce pas ?

— Knight, un whisky, avant de partir ? s'écria Harry.

— Non, merci bien mon vieux. »

Pour ce refus Bertha lui serra la main un peu plus fort.

« Bonne nuit, bonne nuit », fit-elle depuis la dernière marche, en sentant que son être de ce soir leur disait au revoir pour toujours.

Quand elle retourna au salon, les autres s'apprêtaient à partir.

« … Alors vous pouvez faire une partie du trajet dans mon taxi.

— Je serai tellement content de ne pas devoir subir seul une autre course après cette horrible expérience.

— Vous trouverez un taxi à la station juste au bout de la rue. Vous n'aurez que quelques mètres à marcher.

— C'est bien pratique. Je vais aller mettre mon manteau. »

Mademoiselle Fulton se dirigeait vers le vestibule suivie par Bertha, lorsque Harry la devança, la bousculant presque au passage.

« Laissez-moi vous aider. »

Bertha comprit qu'il se repentait d'avoir été grossier – elle le laissa passer. Il était vraiment un gamin par moments – tellement impulsif – tellement – simple.

Et elle était seule avec Eddie près du feu.

« Je me demande si vous avez lu le dernier poème de Bilks, celui qui s'intitule « Table d'hôte », dit Eddie tout doucement. Il est tout à fait merveilleux. Dans la dernière *Anthologie*. En avez-vous un exemplaire ? J'aimerais tant vous le montrer. Il commence par ce vers incroyablement beau : ‹ Pourquoi toujours de la soupe à la tomate ? ›

— Oui », dit Bertha. Elle s'avança sans bruit jusqu'à une table en face de la porte du salon et Eddie la suivit, d'un pas feutré. Elle prit le petit livre et le lui tendit ; ils n'avaient pas fait le moindre bruit.

Pendant qu'il le feuilletait, elle tourna la tête vers le vestibule. Et elle vit… Harry, le manteau de mademoiselle Fulton dans les bras, et mademoiselle Fulton lui tournant le dos, la tête penchée. Il se débarrassa du manteau, lui mit les mains sur les épaules, et lui fit faire violemment volte face. Ses lèvres disaient : « Je t'adore », et mademoiselle Fulton posa sur ses joues les rayons de lune de ses doigts et lui adressa son sourire endormi. Les narines de Harry frémirent ; ses lèvres se retroussèrent de manière horrible pendant qu'il murmurait « Demain », et de ses paupières, mademoiselle Fulton répondit : « Oui. »

« Le voilà, dit Eddie. ‹ Pourquoi toujours de la soupe à la tomate ? › C'est si profondément vrai, ne pensez-vous pas ? La soupe à la tomate est si terriblement éternelle. »

« Si vous préférez, fit la voix de Harry, très fort, dans le vestibule, je peux demander qu'un taxi vienne vous prendre devant la porte.

— Oh non. Ce n'est pas nécessaire », dit mademoiselle Fulton, et elle s'approcha de Bertha et lui tendit ses doigts minces à serrer.

« Au revoir. Et merci beaucoup.

— Au revoir », dit Bertha.

Mademoiselle Fulton garda sa main dans la sienne un instant de plus.

« Votre merveilleux poirier ! » murmura-t-elle.

Et puis elle était partie, et Eddie la suivait, comme le chat noir suivait la chatte grise.

« Je vais fermer la boutique », dit Harry, avec un calme et un flegme extravagants.

« Votre merveilleux poirier – poirier – poirier ! »

Bertha courut simplement jusqu'aux hautes fenêtres.

« Oh, que va-t-il se passer à présent ? » s'écria-t-elle.

Mais le poirier était aussi magnifique que jamais et aussi chargé de fleurs et tout aussi immobile.

Félicité (Bliss),
nouvelle de Katherine Mansfield (1888-1923),
traduite par Marthe Duproix,
est parue en français en 1929.

ISBN : 978-2-89816-275-6
© Vertiges éditeur, 2020
– 1276 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org